

NOTES DE LECTURE

Henri ATLAN - Catherine BOUSQUET, *Questions de vie. Entre le savoir et l'opinion*, Paris, Seuil, 1994, 215 pages.

Henri Atlan, biologiste connu pour ses travaux sur l'auto organisation et ses recherches sur la tradition juive, est également membre du Comité consultatif national d'éthique mis en place en France.

Catherine Bousquet, biologiste et journaliste scientifique, est l'auteur de plusieurs ouvrages de vulgarisation scientifique.

Au cours de leurs entretiens, les auteurs abordent de nombreuses questions –en particulier éthiques– issues des progrès et performances techniques de la biologie: dépistage systématique du sida, diagnostics génétiques, commercialisation des produits du corps... D'une question à l'autre, quelques problèmes philosophiques fondamentaux concernant la vie, la science, l'ontologie, sous-jacents aux interprétations des données de la biologie, sont également abordés.

Mais ce qui intéressera surtout le chercheur ou l'étudiant en communication, c'est que beaucoup des questions envisagées le sont dans le cadre de la problématique de la communication du savoir scientifique. Cette problématique est posée d'emblée, dès l'introduction et les premiers entretiens: il s'agira de "Tenter de démêler les nœuds que tisse, entre le savoir et l'opinion, le va-et-vient des concepts et des représentations. Tout se joue peut-être au niveau de la transmission du savoir, où abondent pièges et écueils, et où personne, ni ceux qui cherchent à transmettre ni ceux qui désirent recevoir, n'échappe aux projections, confusions, amalgames, phantasmes et autres sources de malentendus" (p. 7).

Entre les scientifiques et le public, les journalistes jouent un rôle essentiel: ce sont eux qui font l'éducation, même si cela n'est pas toujours admis explicitement: "De façon plus générale, les journalistes ont choisi d'exprimer ce que l'on appelle en démocratie l'opinion publique. Mais personne n'est dupe et eux non plus: ils savent bien qu'à la fois ils

l'expriment et la façonnent. Par conséquent, ils savent bien qu'ils ont un rôle éducatif, dans la mesure où ils ont une influence sur l'opinion. Qu'est-elle, cette influence, si ce n'est l'éducation la plus efficace?" (p. 17). On est donc en droit d'exiger beaucoup du journaliste et du pouvoir médiatique en général. Mais celui-ci, que Atlan qualifie de "poétique", a choisi les images, lesquelles s'offrent à toutes sortes de manipulations; les scientifiques doivent y être attentifs: "Si les images touchent plus que les idées, les scientifiques doivent contrôler les images utilisées par les journalistes" (p. 15). Cependant, il arrive que les scientifiques eux-mêmes fassent du spectacle, se livrent à des extrapolations discutables ou, pour répondre au besoin de représentation globale de l'univers, tombent dans le récit mythique, racontent –et se racontent– les belles histoires qu'attend le public. D'où l'obligation pour le journaliste d'assumer un rôle critique. "C'est le rôle des journalistes scientifiques de faire la part entre savoir objectif bien établi dans un domaine limité et opinions discutables sur des extrapolations et des prédictions éventuelles" (p. 82). Un des grands problèmes de la vulgarisation –thème sur lequel les auteurs reviennent à plusieurs reprises– consiste précisément à manifester la différence entre la réalité et les théories scientifiques, lesquelles ne sont jamais que des modèles.

L'affaire du sang contaminé en France est prise comme cas exemplaire des rapports difficiles et des malentendus entre scientifiques, journalistes, public, politiques. Les auteurs y consacrent de nombreuses pages, pleines d'intérêt, dans lesquelles sont examinés, notamment, les illusions de l'institution scientifique et médicale sur l'infailibilité du savoir et de la technique, les travers de l'information et le processus typique de recherche du bouc émissaire.

Également d'un grand intérêt pour les chercheurs en communication sociale sont les nombreuses réflexions au sujet du rôle des mots et des métaphores dans l'élaboration et la transmission des connaissances scientifiques. Une métaphore, comme celle de programme génétique, peut être utile, mais il faut en reconnaître les limites, car elle peut devenir un écran et empêcher la recherche de progresser. Il faut pouvoir en changer. Après avoir rappelé comment le mot "code" issu de la cybernétique s'est introduit en biologie, les auteurs rendent sensibles les effets de ce type d'emprunt en imaginant ce qui aurait pu se produire dans d'autres circonstances historiques favorisant d'autres glissements de mots.

Les questions éthiques, qui constituent bien sûr un thème central du livre, sont l'occasion pour Atlan d'affirmer la séparation des domaines et des discours. Sur la morale, la biologie n'a rien à dire: "Pour la morale, on veut des règles qui soient garanties par la vérité de la science. Or la morale nous dit qu'il ne faut pas tuer, mais la science ne nous dit rien là-dessus... C'est beaucoup plus difficile" (p. 191). C'est d'autant plus difficile que l'éthique, bien que disposant de principes généraux, doit rester concrète et définir ses positions au cas par cas.

Soulignons, pour terminer, l'intérêt que confère au livre la forme dans laquelle il a été conçu. Plus que l'exposé classique, l'entretien donne au cheminement de la réflexion l'occasion d'aborder une grande variété de

thèmes et de problèmes interreliés et d'ouvrir à leur sujet de nombreuses pistes de réflexion.

Jean-Pierre MEUNIER

Jean BAUDRILLARD - Marc GUILLAUME, *Figures de l'altérité*, Paris, Descartes & Cie, 1994, 175 pages.

“A la recherche de l'Autre perdu”... Autre titre que Jean Baudrillard et Marc Guillaume auraient pu donner à leur ouvrage commun qui est avant tout une quête. Celle qui consiste à déceler dans la société contemporaine des traces d'altérité. Traque laborieuse s'il en est, dans la mesure où les deux auteurs s'aventurent au fil de leur dialogue dans un monde d'abondance matérielle où la vraie rareté est l'altérité: les cultures s'universalisent et l'Autre disparaît, décapité par le Même. “A une période où il existait encore des barbares et des sauvages, succède (...) une époque où, la Terre devenant culturellement une boule, le voyage s'achève et le *tourisme* commence, car on ne peut que faire le *tour* d'un terrain connu” (p. 11).

À défaut de découvrir encore l'Autre, la société tente d'en produire, modifiant complètement son rapport avec l'altérité : “Avec la modernité, on entre dans l'ère de la production de l'Autre. Il ne s'agit plus de le tuer, de le dévorer ou de le séduire, de l'affronter, de rivaliser avec lui, de l'aimer ou de le haïr, il s'agit d'abord de le produire” (p. 169). C'est là, selon les deux auteurs, que le bât blesse car l'homme ne produit pas l'Autre mais seulement l'Autrui: la société n'accueille plus l'altérité naturelle, elle la projette ailleurs. Ainsi par exemple, le corps humain ne peut pas être un lieu d'altérité. Il doit devenir un objet idéalisé et indifférencié: chirurgie esthétique, clonage... sont là pour en témoigner. L'altérité naturelle disparaît et le monde industriel se peuple d'étrangers artificiels comme les machines dites intelligentes. Baudrillard affirme ainsi que que l'Autre ou plutôt l'Autrui surgit aujourd'hui sous la forme de “fictions mixtes”, c'est-à-dire comme “quelque chose qui est construit à partir du réel et qui ensuite est dopé d'une certaine quantité d'information, de fiction” (p. 49). Quant aux médias audiovisuels, ils sont gouvernés par une communication spectrale qui réduit la réalité au fantomatique. C'est une forme de communication partielle bien qu'irradiante: même si l'émetteur semble clairement identifié dans les studios ou devant les caméras, le récepteur n'en connaît généralement que la voix ou le visage.

Cet ouvrage est une fascinante poursuite des “figures de l'altérité”, notamment à travers le dédale de la communication spectrale, des nouveaux médias et des machines artificielles. Il est aussi une mise en garde qui explose en finale lorsque Baudrillard en appelle à la non-réconciliation avec l'Autre, avec soi-même, avec la nature, autrement dit à la sauvegarde des différences.

Le propos clair et structuré reste original même s'il s'inscrit dans la lignée des travaux de Julia Kristeva (*Étrangers à nous-mêmes*), de Paul Ricœur (*Soi-même comme un autre*)... Mais peut-être pourrait-on ajouter que cette déviation de l'Autre vers l'Autrui dénoncée par Baudrillard et Guillaume est aussi caractéristique d'une époque que certains se hasardent à qualifier de "postmodernité". Postmodernité: terme qui n'apparaît nulle part dans le livre et pourtant "autre" façon de désigner ce temps de la perte de soi-même dans l'indifférencié. Ce temps justement de la réconciliation avec l'Autre.

Caroline HUYNEN

Luc COLLÈS, *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*, Bruxelles, De Boeck Duculot, coll. "Formation continuée", 1994, 176 pages.

L'anthropologie est manifestement une discipline privilégiée pour analyser les relations interculturelles, et les formateurs qui sont confrontés à des groupes composés d'ethnies ou de milieux socioculturels hétérogènes ne se privent pas d'emprunter ses outils conceptuels et méthodologiques pour fonder leurs choix épistémologiques et proposer des modalités d'animation. C'était le cas de G. de Salins (cf. n° 1 de la revue), c'est encore vrai pour L. Collès et pour G. Zarate (cf. infra).

L. Collès fonde son propos, d'ordre essentiellement didactique, sur la prise en compte des réalités interculturelles, de plus en plus présentes dans les classes secondaires. Cette diversité de la population scolaire oblige l'enseignant, comme ses élèves, à se poser la question de l'altérité et de la nécessaire relativisation des présupposés culturels. L'époque où Tintin expliquait aux petits Congolais l'histoire de leurs ancêtres gaulois est révolue, mais d'autres modèles pédagogiques doivent alors être proposés. Quelle culture enseigner aujourd'hui? Y a-t-il une culture migrante? Peut-on parler de la diversité en neutralisant son propre point de vue? La culture peut-elle être un outil d'intégration? Beaux problèmes de communication autant théoriques que très concrets.

Cet ouvrage fait le pari que l'enseignant de français peut être un vecteur d'intégration par l'apprentissage de la littérature. Il repose sur l'idée de plus en plus répandue qu'il n'y a pas d'apprentissage de la langue sans découverte de la culture et de la civilisation. A condition que le corpus s'élargisse de la littérature française aux littératures francophones (le pluriel est de rigueur), et qu'une approche anthropologique des textes prenne en compte, de manière comparatiste, les réalités culturelles qu'ils mettent en scène. Ce que fait L. Collès en étudiant les représentations de l'espace et du temps dans un corpus d'œuvres franco-belges d'une part et maghrébines de l'autre, selon une méthode directement inspirée des recherches d'Edward Hall.

Il y a donc ici parti pris d'une mise en œuvre didactique et socialement engagée des observations anthropologiques. Les risques sont bien sûr nombreux. En quoi une œuvre littéraire est-elle représentative d'une mentalité collective? Vaste débat. L'enseignant invité à pratiquer cette démarche en maîtrise-t-il les enjeux (et les ambiguïtés) théoriques? Mais en situation d'urgence de formation et d'intégration, il faut pourtant que de tels risques soient pris pour assurer une indispensable rénovation des programmes de formation. De leur côté, les chercheurs doivent encore approfondir ces questions de communication pédagogique interculturelle pour participer au débat.

Marc LITS

Daniel DUBUISSON, *Mythologies du XX^e siècle. Dumézil, Lévi-Strauss, Eliade*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993, 348 pages.

Autant l'avouer d'emblée: les propos tenus dans cet ouvrage sont souvent ardu et présupposent chez le lecteur une maîtrise suffisante des concepts théoriques des auteurs analysés. Toutefois l'objectif méthodologique de Dubuisson est solide et clairement exposé dès les premières pages. Il repose sur une subtile épistémologie comparée entre trois œuvres magistrales qui ont dominé le champ hétérogène des études mythologiques des cinquante dernières années: celles de l'indo-européaniste et comparatiste Georges Dumézil, du structuraliste Claude Lévi-Strauss et de l'historien des religions Mircea Eliade. En finale, un bref regard est aussi jeté sur d'autres savants qui ont contribué plus modestement à une exploration compréhensive du mythe: Barthes, Burkert, Detienne, Jung, Vernant et Veyne.

Aujourd'hui nombreux sont ceux qui pensent le mythe. Dubuisson se contente plutôt d'examiner les études récentes qui y ont été consacrées. Il entend réserver à chacune des trois œuvres majeures qu'il traite dans son livre une partie où se succèdent analyses et critiques pertinentes jumelées à une impressionnante rigueur et à une manifeste connaissance du sujet. Un mot à valeur de postulat résume le type d'instance caractérisant les trois recherches: «Société» pour Dumézil qui est convaincu que les représentations ont une origine et une nature essentiellement sociales; «Esprit» pour Lévi-Strauss chez qui le mythe, avant même d'être un récit, est une "(...) catégorie fondamentale et originelle de l'Esprit, à laquelle correspond une pensée abstraite et logique, la pensée mythique" (p. 147); «Sacré» pour Eliade qui revendique l'existence d'une instance transcendante dans la nature. Les domaines d'érudition de ces trois savants sont incontestablement éloignés. L'épistémologie comparée de Dubuisson est une méthode inédite qui a l'avantage de concilier l'aspect justement inconciliable des trois œuvres: "Chacune d'elles", lit-on, "s'inscrit dans une perspective beaucoup plus vaste et, toutes ensemble, elles résument une part essentielle de l'histoire de la pensée occidentale" (p. 329 -330).

D'après l'auteur, l'idéologie des trois fonctions autour de laquelle Dumézil centre l'organisation de l'imaginaire des sociétés indo-européennes archaïques constitue un postulat irréprochable parce qu'elle prend comme point de départ les thèses générales de l'École sociologique française (Durkheim, Mauss, Granet...). Dubuisson commente longuement les modifications apportées au fil du temps par le chercheur à sa définition initiale de l'idéologie. Mais il reproche à Dumézil son manque de précision dans la nature de l'objet étudié: analyse-t-il le mythe, les mythologies indo-européennes, l'idéologie ou les représentations (sociales, juridiques, théologiques, politiques)?

Quant à l'originalité de l'œuvre de Lévi-Strauss, elle réside selon l'auteur dans le dépassement que les *Mythologiques* effectuent par rapport à la linguistique saussurienne et au structuralisme. Toutefois "(...) la conception lévi-straussienne de la structure semble n'avoir pas de souci plus pressant que la dénarrativisation et la détextualisation des mythes. L'une et l'autre réduisent ces derniers à des paradigmes d'éléments isolés entre lesquels seront recherchées des oppositions pertinentes" (p. 149). Dubuisson doute que cette fragmentation du mythe en motifs ou en thèmes conduise à la compréhension globale du récit.

Les critiques à l'égard de Dumézil et de Lévi-Strauss sont relativement modérées. Il n'en va pas de même pour Eliade. Le propos devient carrément acerbe et passionné lorsque Dubuisson se lance dans une étonnante descente en flammes de l'œuvre éliadique en s'exclamant: "Comment dans ce fatras, dans ce bric-à-brac de superstitions et de croyances irrationnelles, dans ce bazar métaphysique exposé à tous les vents de la crédulité facile a-t-on pu reconnaître une œuvre scientifique de notre temps?" (p. 261-262). La liste des reproches est longue et s'égrène sur une centaine de pages. Dubuisson dénonce notamment le concept temporel erroné que développe Eliade qui confond temps, historicité et historicisme. Outre le fait de négliger toute réflexion éthique, sa faute la plus impardonnable est d'avoir fait preuve d'un antisémitisme voilé. A travers ses écrits, Eliade accuserait les Hébreux et la tradition judéo-chrétienne d'être à l'origine de l'Histoire, de cette conception linéaire du temps qui s'oppose au maintien de la sacralité cosmique primitive et brise le cercle magique de l'éternel retour. Eliade reste par ailleurs un grand nostalgique des temps archaïques et ce n'est pas un hasard s'il a intitulé l'un de ses ouvrages *La nostalgie des origines*: "Loin de concevoir tout fait primitif comme une ébauche, une conception simplifiée de ce qui, avec le temps, se perfectionnera jusqu'à produire les formes évoluées que nous connaissons aujourd'hui, Eliade place le pôle positif du côté de l'origine et inverse le sens que nous attribuons au progrès historique" (p. 277).

En critiquant ainsi Eliade et en donnant de lui l'image d'un mythologue maudit, Dubuisson atteint-il vraiment son but? Certes ses objections sont remarquablement fondées et mettent assurément mal à l'aise les passionnés des travaux du savant roumain. Mais ne servent-elles pas aussi involontairement la cause de ce dernier en invitant le lecteur qu'il soit « éliadien » ou non, à aller relire son œuvre pour infirmer ou confirmer les doutes de

Dubuisson? C'est là peut-être que se cache la vraie séduction d'Eliade: dans cet éternel retour aux sources.

Caroline HUYNEN

Denis DUCLOS, *Le complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, Paris, La Découverte/Essais, 1994, 274 pages.

Le phénomène très médiatisé des “serial killers” américains, à travers les faits divers comme les romans policiers ou les films de terreur, est ici analysé par un sociologue habitué à interroger les peurs et les risques présents dans nos sociétés modernes. Duclos s’interroge sur la fascination de la violence, bien plus prégnante dans la culture américaine qu’en Europe, et l’explique par une différenciation culturelle radicale par rapport à la préhension (comme à l’appréhension) des pulsions violentes. Pour lui, la société américaine est fondée sur la croyance en l’animalité et en la barbarie fondamentale de l’être humain, que seule une répression civilisatrice forte parvient à contenir. En nous, en chacun de nous, le loup-garou sommeille, comme le rappelle encore le dernier film joué par Jack Nicholson, *Wolf*.

La culture américaine n’aurait donc pas réussi, comme la culture gréco-latine, à intégrer la face d’ombre de ses comportements et bascule à chaque fois dans l’horreur du conflit entre force sauvage et répression. En cela, elle s’inspire directement des mythologies germaniques, où Odin est toujours présenté comme un dieu dévorateur. Le fait divers et les fictions criminelles ne seraient dès lors que les révélateurs de ces fantasmes nord-américains, qui pourraient à terme saturer notre Occident post-moderne.

L’hypothèse de Duclos est aussi fascinante et aussi inquiétante que le corpus qu’il prend en compte, et sur lequel il faut néanmoins s’interroger. La prise en considération, exactement sur le même pied, des violences réelles, de celles relatées par les médias et des crimes fictionnels demanderait quelques nuances. Cette conception implicite du récit journalistique, mais plus encore du récit fictionnel, comme reflet des fantasmes sociétaux demanderait des justifications plus fondées, par une lecture critique des postulats de la sociologie de la littérature et de la sociocritique. Bien sûr Stephen King dit l’Amérique, comme Balzac saisissait les ressorts de la Comédie humaine du XIX^e siècle, et la masse de ses lecteurs confirme sans doute qu’il touche là au cœur des angoisses de ses contemporains. Bien sûr, des millions de gens se délectent de faits divers sanglants pour s’y investir par identification ou par projection... Mais les rapports entre réel et fiction, entre l’événementiel et sa mise en récit, toutes les médiations qui jouent là relèvent sans doute d’interrelations complexes que nous n’avons pas encore très clairement mises au jour.

C’est ainsi que la filiation très directe établie par Duclos entre les aventures mythiques des combattants germaniques et les Rambo américains,

à mille ans d'intervalle et sans traces matérielles qui attestent la permanence de cette filiation, demanderait à être autrement fondée. La similitude de comportement entre le "werewolf" nordique et le "skinhead", leur goût commun pour les svastikas ne suffisent pas à établir cette parenté entre des univers culturels radicalement autres. Comme il le dit lui-même, ces récits d'errance meurtrière "reconstruisent un mythe qui *ressemble* à ceux d'une société de guerriers-chasseurs, de deux millénaires plus âgée", mais peut-on aller plus loin dans le rapprochement et considérer chaque type de serial killer comme l'avatar d'une figure odinique ? La survivance de la fête d'Halloween suffit-elle à faire des Américains les descendants d'anciens guerriers nordiques ?

Cela dit, cette description du désir et de la peur, de notre hésitation profonde entre nature et culture, entre humanité et animalité, dans la rigueur sans concession de son analyse, donne davantage froid dans le dos qu'un thriller de Stephen King, puisqu'elle nous montre que le psychopathe du *Silence des agneaux* se contenterait de nous rappeler que notre rapport à la mort est aussi fait de jouissance. Serions-nous tous des chiens fous américains en puissance, à la recherche d'une issue dans une "société communicationnelle [qui] ne marche pas" ? Ce que montrent ces serial killers, c'est le manque, la défaillance et le désespoir d'une société qui ne trouve pas son compte dans l'asepsie de Disneyland et de la "political correctness". L'histoire américaine attend encore, dit Duclos, qu'émerge un sujet. Il faudrait "compenser l'effet de série par un effet de présence, par le patient tissage d'un espace narratif". Cela, il le démontre magistralement.

Marc LITS

Denis HUISMAN, *L'âge du faire. Pour une morale de la communication*, Paris, Hachette, coll. "Pluriel/Intervention", 1994, 238 pages.

Le vingtième siècle et ses incessants perfectionnements technologiques entraînent bon nombre de mutations dans nos sociétés. Au-delà d'une querelle d'anciens méfiants et de modernes passionnés, la plupart d'entre elles suscitent certains questionnements relatifs à la protection de l'être humain. Le problème n'est plus ici de chercher à dominer la nature mais de veiller à contrôler la domination que l'on peut avoir d'elle afin que, par un «effet boomerang», les inventions humaines ne se retournent pas contre l'homme. La bioéthique voit ainsi le jour face aux développements de la génétique, tandis que les interrogations écologistes naissent des découvertes nucléaires ou de l'exploitation outrancière de l'environnement. Or, constate Denis Huisman, rien de semblable ne semble émerger face au déferlement communicationnel et médiatique contemporain. Il propose donc que se constitue, à l'instar de la bioéthique, une *info-éthique* «qui jouerait un rôle de régulation des phénomènes de la communication sociale.»

Cette nécessité, il la fonde essentiellement sur le constat paradoxal d'«incommunication» (c'est d'ailleurs le titre de l'un de ses précédents ouvrages) de la société de communication. Unilatérale, spectacularisée, pléthorique et sans véritable débat intellectuel de fond, la communication technologistisée et de masse n'est plus guère à échelle humaine. Elle fonctionne en outre par une uniformisation qui met en jeu (horizontalement) la diversité culturelle comme (verticalement) la liberté individuelle. C'est donc des notions aussi fondamentales que la démocratie, la raison ou l'imaginaire qu'elle amène à redéfinir. Notions fondamentales et éminemment humaines. «L'incommunication, selon Huisman, est un déficit d'humanité, c'est une déshumanisation que l'on ne doit pas accepter» (p. 43).

Huisman propose dès lors deux voies pour résister à cette tendance qu'il constate : celle d'une réflexion déontologique et éthique pour les professionnels, celle d'une nécessaire éducation aux médias pour le public. Mais il est conscient que ni l'une ni l'autre ne peuvent surgir spontanément des processus communicationnels. «C'est pourquoi, écrit-il (p. 76), notre pensée se porte vers un horizon qui serait celui de la morale, entendue comme ensemble de valeurs et de principes relatifs inséparablement à la communication et à la société.» Une morale qui ne se veut pas tristement moralisatrice (inutile par exemple de lutter contre une «hédonisation perverse» de la télévision puisque le plaisir et le spectacle y sont inévitables) mais qui se base sur un examen sérieux des implications nouvelles de la communication contemporaine, afin de promouvoir la vérité comme principe et la liberté comme aboutissement de celle-ci.

Pour défendre cette *info-éthique* qu'il prône, Denis Huisman situe son propos dans un large cadre de réflexion historique, sociologique, philosophique, religieux et psychologique. Si la nécessité d'une morale de la communication semble donc parfaitement argumentée par une pensée aux apports nombreux, on ne peut pas toujours en dire autant d'une éventuelle mise en oeuvre de cette morale. Peut-on vraiment compter sur l'honnêteté, la bonne volonté et l'esprit désintéressé des professionnels de la communication, qu'ils soient patrons de chaînes ou producteurs de reality-shows ? Miser sur la seule bonne volonté des communicateurs pour que se mette en place une *info-éthique* semble quelque peu illusoire... Si la part du public (que l'on devrait éduquer à décrypter les images et les sons comme il peut lire un texte) n'est pas négligée par l'auteur, on peut cependant regretter qu'il ne tienne aucun compte des divers mouvements actuels qui amènent ce public comme les journalistes à se poser aujourd'hui un certain nombre de questions qui font de l'*info-éthique*, même si elle n'est pas encore formalisée, une notion dans l'air du temps.

Christine MASUY

Jean-François LACAN, Michael PALMER, Denis RUELLAN, *Les journalistes. Stars, scribes et scribouillards*, Paris, Syros, coll. "Des gens", 1994, 277 pages.

Perspective très intéressante que celle de la collection «Des gens» dans laquelle le présent ouvrage est publié. En effet trois auteurs, ici un journaliste (Jean-François Lacan), un historien (Michael Palmer) et un socio-anthropologue (Denis Ruellan), proposent des angles d'approche différents d'une même problématique, d'un même sujet de réflexion, ici les journalistes. Si les trois analyses ou regards présentés dans ce livre recèlent d'incontestables et précieuses qualités tant informatives qu'interprétatives, on peut regretter qu'il n'y ait finalement aucune connexion entre ces trois textes. Autonomes dans leur construction et dans leur contenu, les trois chapitres du livre (respectivement intitulés "Journal d'un chien", "Les héritiers de Théophraste" et "Les frontières d'une vocation") abordent successivement trois points de vue: la réflexion personnelle parfois désabusée d'un professionnel sur la profession, l'analyse historique des développements du métier de journaliste et l'analyse anthropologique des représentations et pratiques de ce même métier.

Le lecteur se trouve donc dans l'obligation d'effectuer, lui-même, à partir de la diversité de la situation des auteurs et des statuts des trois textes, des mises en rapport et des croisements entre des approches qui mériteraient certainement une introduction plus longue ou une postface réflexive et problématisante. Cela dit, l'intérêt particulier de chacune des contributions ne se trouve pas mis en question. Loin s'en faut.

Ainsi dans sa contribution, Jean-François Lacan évoque, à partir de son expérience professionnelle –parfois douloureuse– de journaliste, ses espoirs déçus, ses questions personnelles, ses combats quotidiens et ses remises en cause. Pour situer plus clairement son propos, rappelons qu'il a, entre autres, été directeur de la rubrique «communication» du *Monde*, ensuite, un des fondateurs de l'éphémère journal quotidien *La Truffe* et qu'il travaille actuellement pour le magazine *Bas les masques* de France 2.

Parlant de son métier, ou plus exactement de son métier rêvé, de journaliste, Jean-François Lacan écrit: "j'étais une sorte de philosophe de l'instant, chargé d'extraire un peu de sens dans la masse d'informations qui déferlaient. Il m'arrive encore quelques fois d'éprouver cette prodigieuse jubilation intellectuelle où se mêlent l'excitation d'une nouveauté absolue, le plaisir de la révélation et la satisfaction de savoir utiliser les mots pour communiquer cette fulgurante impression" (p. 37).

Dans ce journal que J.-F. Lacan nous donne à lire, on sent le malaise, les difficultés du métier qui font que le journaliste a l'impression d'être "écartelé entre le sublime et le trivial, l'essentiel et le dérisoire, le noble et l'alimentaire, le somptuaire et le misérable" (p. 46). Affaire Péchiney, Pierre Bérégovoy, Patrice Pelat... autant de noms qui résonnent comme des

questions, comme des appels à la conscience professionnelle, comme des terrains d'investigation, de réflexion, de réaction et de déchirement. Nombre de journalistes français¹ n'ont pas oublié ni, probablement digéré ou évacué, les propos du Président Mitterrand les traitant de "chiens" auxquels auraient été "livré l'honneur d'un homme", Pierre Bérégovoy.

On comprend, peut-être, mieux alors pourquoi Jean-François Lacan écrit, cristallisant son amertume sur un des lieux où il a travaillé: "j'ai quitté *Le Monde* parce que je l'ai trop aimé, parce qu'il a déçu mes attentes, sans doute utopiques, parce qu'il a trahi mon imaginaire de journaliste" (p. 28).

Dans un genre différent, Michael Palmer, dans le deuxième chapitre, montre bien comment, dans le développement historique de la presse française, "marquée par la tradition littéraire et celle du combat politique, l'attitude partisane et militante primait –à quelques exceptions près– sur le récit dépassionné des faits d'actualité" (p. 153).

Décrivant l'émergence du journalisme comme milieu professionnel, il met clairement en lumière la dynamique interactive des rapports entre les agents du déploiement économique, l'organisation concrète du travail, la pluralité des supports et les différents styles rédactionnels qui a participé et participe à la construction d'un journalisme aux multiples facettes.

Enfin, dans la dernière partie du livre, Denis Ruellan, en s'intéressant au souci d'organisation et de professionnalisation des praticiens, fait apparaître une des dimensions qui lui semble constitutive du champ journalistique, à savoir que le "journalisme se situerait dans un espace culturel en quelque sorte métis" (p. 242).

Curieux touche-à-tout dérangent, et pourtant indispensable au fonctionnement d'une société démocratique, le journaliste est-il un écrivain, un créateur, un chercheur, un publicitaire ou encore un communicant? Rien de tout cela et pourtant le tout à la fois, semble répondre Denis Ruellan au travers de l'analyse assez fine qu'il nous propose de la "scène journalistique", ce lieu d'exercice d'un "professionnalisme du flou" (pour reprendre le titre d'un autre ouvrage de ce même auteur).

Gérard DERÈZE

Olivier MONGIN, *Paul Ricœur*, Paris, Éd. du Seuil, coll. "Les Contemporains", 1994, 272 pages.

Le parcours de Paul Ricœur, entre narrativité et éthique, est retracé dans cet ouvrage de synthèse avec rigueur et clarté par Olivier Mongin. Le directeur d'*Esprit*, par ailleurs auteur d'une récente synthèse sur *Les*

¹ Voir, par exemple, à ce propos, la très intéressante méta-réflexion journalistique d'un ancien collègue de J-F Lacan au *Monde*: Edwy PLENEL, *Un temps de chien*, Paris, Stock, 1994, 187 pages.

mutations du paysage intellectuel (La Découverte, 1994), situe manifestement sa lecture dans la lignée spirituelle d'un philosophe qui avait été quelque peu négligé en France pendant la période structuraliste. Mais la publication de cette biographie intellectuelle, qui suit de peu l'édition de trois recueils d'articles de Ricœur (*Lectures 1, 2 et 3*) semble augurer d'un retour du philosophe et de nouvelles voies pour l'herméneutique. Nous ne pouvons que nous en réjouir.

En effet, l'Observatoire du récit médiatique de l'U.C.L. fonde pour une grande part son ancrage théorique et épistémologique sur les travaux de Paul Ricœur ! La triple mimésis qu'il décrit longuement dans *Temps et récit* est à l'origine de notre conception du récit médiatique ; et les premiers développements qu'il apporte dès ce moment sur les théories de la réception nous ont aussi rendus attentifs à traiter en parallèle la saisie journalistique de l'événement et sa réception narratologique et anthropologique.

L'aboutissement éthique que représente ensuite *Soi-même comme un autre*, lié à la réflexion sur le langage précédemment menée, lui a enfin permis de clarifier le concept fédérateur d' "identité narrative", dans lequel notre propre projet de recherche trouve son sens. Mongin rappelle que l'un des objectifs de Ricœur est "de rendre possible l'échange des convictions au sein de l'espace public", notre propos consisterait à vérifier comment les médias, tout particulièrement, favorisent cet échange, à quel prix ils le rendent possible, quelles convictions et quelles identités ils construisent.

Le propos de Mongin, éminemment pédagogique, consiste d'abord à situer le cheminement de Ricœur par rapport aux grands courants philosophiques de son époque. Il montre comment ce dernier arrive à fonder une phénoménologie de l'action, en s'opposant autant à Heidegger et Derrida qu'à Lévi-Strauss, pour privilégier "la voie longue de l'herméneutique". Le cadre installé, Mongin insiste particulièrement sur le fil conducteur qui relie la réflexion sur le récit et l'identité narrative à celle sur l'éthique, dégageant donc de l'ensemble de l'œuvre ces deux "monuments" complémentaires que sont *Temps et récit* et *Soi-même comme un autre*. Si la fiction, dans la pensée de Ricœur, "a moins pour tâche de se séparer du réel ou de le reproduire que de le redéployer", on comprendra notre intérêt à chercher comment, de manière analogue, les récits médiatiques, aujourd'hui, permettent une refiguration porteuse de sens. Questions de rapport au réel, d'entrecroisement de la réalité et de la fiction, de saisie de la temporalité, de création d'identité, d'éthique qui nous apparaissent plus que jamais fondamentales, autant dans leur prise en compte que dans les réponses apportées.

Daniel SCHNEIDERMAN, *Arrêts sur images*, Paris, Fayard, 1994, 234 pages.

Dans *Arrêts sur images*, l'actualité récente passe comme cinquante éclairs. A l'époque, certains ont frappé plus fort, gravant notre imaginaire. C'est notamment le cas des colères de l'Abbé Pierre, des visages émaciés des sidéens, de l'angoisse de Sarkozy à la maternelle de Neuilly ou encore de la main de Kouchner caressant un enfant somalien. D'autres plus fugitifs sont déjà presque enfouis au fond de notre mémoire comme les *snipers*, ces méchants sans visage, ou comme l'incertitude en direct de Claire Chazal qui ne sait plus si elle doit annoncer la mort ou la vie de l'ancien Premier ministre Pierre Bérégovoy.

Tel un paratonnerre, Daniel Schneidermann attire cinquante éclairs d'actualité. Il les intercepte pour les décrypter avant qu'ils ne disparaissent. Il fait en quelque sorte redéfiler l'information au ralenti et découvre avec le lecteur les artifices qui la déforment. La démarche est sans aucun doute originale et pionnière d'un nouveau genre: le commentaire d'images. Chroniqueur de télévision pour *Le Monde*, Schneidermann entreprend ici de démonter ce qu'il reste des images qui surgissent à la télévision bien sûr, mais aussi dans les magazines, sur les murs des villes, dans les discours métaphoriques des hommes politiques... "Dans cette véritable fresque qui s'étale à présent sous nos yeux et où se dessine, avec ses outrances et ses silences, la comédie humaine contemporaine, quelles harmonies, quelles dominantes discernons-nous?" (p. 10). Le regard de l'auteur mêlé d'humour, de tendresse, de scepticisme, parfois de hargne aussi, se pose sur cinquante images choisies parmi celles passées chaque jour à la moulinette réductrice et emblématique des médias audiovisuels qui puisent fréquemment dans l'imagerie judéo-chrétienne. Dès son introduction, l'auteur se défend très habilement des critiques que sa démarche pourrait susciter : "(...) alors, nous objectera-t-on (...) aucune de ces images que vous disséquez ici ne trouve à vos yeux la grâce de l'authenticité? Le général Morillon à Srebrenica, le combat contre la mort du petit hémophile Stéphane Gaudin, les retrouvailles d'une famille déchirée ne sont-ils à vos yeux que des spectacles, et rien d'autre ? (...) Bien entendu non. Il ne sera question, dans ces pages, que du reflet déformé du réel" (p. 11).

Par sa visée pédagogique, l'ouvrage innove dans le monde des médias. L'éducation à l'audiovisuel reste une notion mal connue du public. Comme l'avoue Schneidermann: "La technique ici esquissée du commentaire d'images n'est pas encore hélas! enseignée dans les écoles, à l'instar du commentaire de textes. Chacun peut néanmoins s'y livrer pour son compte. Il suffit d'ouvrir un magazine ou de pousser le bouton de son téléviseur. Si ces «arrêts sur images» pouvaient simplement montrer combien pareil exercice est non seulement aisé, mais néanmoins nécessaire au développement d'une conscience de citoyen, ils n'auraient pas été inutiles" (p. 12). La méthode que

l'auteur propose est donc à la fois pédagogique et civique: elle apprend à résister à la réalité manipulée et déformée par les schémas réducteurs et symboliques des médias audiovisuels. En d'autres termes, elle forme à la lecture de l'image.

Même s'ils ne versent à aucun moment dans le ton moralisateur, les propos de Schneidermann s'exposent probablement aux foudres d'une profession journalistique très souvent fermée et hostile aux critiques déontologiques qui peuvent être formulées à son égard.

Caroline HUYNEN

Geneviève ZARATE, *Représentations de l'étranger et didactique des langues*, Paris, Didier, coll. "CREDIF-Essais", 1993, 128 pages.

Le projet de G. Zarate, spécialiste reconnue de l'enseignement des langues et cultures étrangères, est d'abord didactique, puisqu'il vise à améliorer la compétence professionnelle des enseignants de langue étrangère. Mais son propos interpelle le chercheur en communication quand elle fonde ce projet de géopolitique éducative sur l'analyse des "effets d'éloignement et de proximité dans la perception de l'étranger". Autant inspirée par le courant des "cultural studies" anglo-saxonnes que par les analyses sociologiques de Bourdieu, elle démonte les stéréotypes et les implicites qui imprègnent les descriptions de l'autre et fondent un ethnocentrisme dont les élèves et les concepteurs de manuels scolaires ont du mal à se détacher.

Même quand il y a valorisation d'une culture autre dans un manuel, par exemple pour s'attirer des parts de marchés étrangers ou pour jouer la carte européenne, les descriptions restent ethnocentriques par leur propension à l'universalisation, et par leur méconnaissance du poids des représentations sociales. G. Zarate s'emploie donc à démonter les jeux de pouvoir symbolique qui se cachent derrière les images de l'étranger et montre que la démarche interculturelle commence quand la prise en compte d'une réalité étrangère amène à interroger ses propres classements et hiérarchies de valeur, et à historiciser ces représentations.

Après avoir fondé son assise théorique, elle propose une grille critique d'évaluation de la pertinence sociologique et culturelle des manuels qui pourrait aisément être transposée à d'autres objets, tel le discours de presse. Son bref ouvrage annonce ainsi un tournant dans la conception des outils de formation, qui prend désormais en compte les avancées de la recherche en communication interculturelle.

Marc LITS